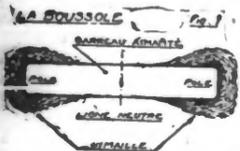


Le coin des enfants

Histoire des inventions et découvertes

LA BOUSSOLE

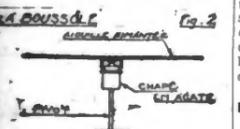
On trouve aujourd'hui, dans les bourses, de petites boussoles qui pour un prix modique, amusent quelques minutes les enfants qui en sont les possesseurs. Cependant, combien de navigateurs de l'antiquité eurent découvert une fortune par l'acquisition d'un tel jouet !
L'invention de la boussole, quoique remontant au temps les plus reculés, est néanmoins relativement neuve pour les Européens. Il est un fait certain, c'est que les anciens Grecs connaissaient la « pierre d'aimant » ou aimant naturel, qui est un oxyde de fer dont la propriété curieuse est d'attirer à lui le fer, le métal et le cobalt. Cet aimant naturel se trouve en grande quantité dans certains terrains.



Les Grecs de l'antiquité connaissaient donc la propriété de la pierre d'aimant, ainsi qu'en témoigne la très vieille légende suivante :
« Un berger ayant égaré l'une de ses brebis, se mit à sa recherche sur le mont Ida. Il s'aperçut alors, à sa grande surprise, que ses chèvres étaient frappées et le pic de son bâton adhérait fortement au sol sur lequel il se trouvait ! »

Ce berger venait de découvrir la pierre d'aimant. Mais si les Grecs et les Romains possédaient cette pierre, ils en ignoraient l'utilité, à savoir que l'aimant se tourne toujours vers le Nord lorsqu'il se trouve en agulille et se trouve suspendu librement. En ces temps reculés, on ne se dirigeait sur mer et sur terre que grâce aux étoiles. Ce furent les Phéniciens qui découvrirent les premiers l'étoile qui étant à peu près immobile, indique invariablement la direction du Nord : l'étoile Polaire. Avant que ces hardis navigateurs eussent fait cette découverte, on ne se dirigeait qu'en laissant à sa gauche ou à sa droite, telle ou telle autre constellation.
Comment fut inventée la boussole ? Les détails manquent sur les origines de cet appareil. Tout ce que nous savons, c'est que les Chinois furent les premiers qui l'aient employé et qu'il est fort probable que ce sont eux qui l'ont inventé. Les Chinois n'étaient pas un peuple de navigateurs, c'est donc sur terre qu'ils utilisèrent d'abord les « charbonnets du Sud ». On retrouve dans l'Histoire des traces de l'emploi de ces appareils dès 2600 avant Jésus-Christ. C'étaient de « petites charbonnets » sur un axe et dont le pivot...

diaphragme à travers un orifice contractile que l'on appelle la pupille. Pour les rayons lointains, la pupille se dilate. Elle se contracte au contraire, pour la vue de près ou sous l'influence d'une forte luminosité. Vous diaphragmes ainsi pour obtenir de parfaites photographies.
Puis les rayons sont réfléchis par une lentille bi-concave. Celle de l'œil se nomme le cristallin. Elle peut modifier sa courbure à volonté. C'est donc une lentille parfaite que nous a donnée la nature. Enfin les rayons réfléchis vont frapper la plaque photographique sensible qui se nomme la rétine. C'est une formation nerveuse qui enregistre les impressions visuelles. Par l'intermédiaire du nerf optique, elles seront apportées aux cellules nobles du cerveau qui traduiront immédiatement (comme un révélateur) les sensations en impressions réelles et durables.



composé d'une aiguille aimantée, se tourne toujours... vers le Sud. Les Chinois utilisèrent ensuite la boussole sur la mer. Elle se trouvait constituée par une aiguille aimantée flottant sur l'eau contenue dans un vase.
Les Chinois communiquèrent la boussole aux Indiens, lesquels la passèrent aux Arabes, et ce n'est qu'au XII^e siècle après Jésus-Christ que les navigateurs espagnols et hollandais la cornurent par les Arabes. Elle était encore rudimentaire et l'on employait toujours le système chinois : l'aiguille flottante.
Il est possible que ce soit le Népalais Flavio Glora qui inventa l'aiguille aimantée sur pivot. Quant aux Anglais, ils revendirent l'honneur d'avoir inventé la « rose des vents » qui subdivise les quatre points cardinaux.
Comment fonctionne la boussole ? Supposons un barreau de fer aimanté (figure 1) que l'on a roulé dans la limaille de fer. On constate immédiatement que cette limaille, attirée par l'action magnétique n'est pas répartie uniformément sur la longueur du barreau. Mais qu'on contraie, elle se fixe aux deux extrémités de celui-ci et sa quantité va en décroissant jusqu'au milieu de la longueur du barreau. Ce milieu de l'attraction est réduite à zéro, s'appelle ligne neutre et les deux extrémités du barreau se nomment « pôles ».
Ces deux pôles semblent agir

Incredible... Les transports à travers les âges

mais vrai

S'il est une catégorie d'objets donnant lieu à transactions commerciales qui échappent aux estimations habituelles, ce sont bien les pièces qui peuvent tenter les collectionneurs, ceux-ci ne reculent devant aucun sacrifice pour se rendre acquéreurs d'une pièce rare, alors même qu'aucun caractère artistique, proprement dit, ne vient s'ajouter à la rareté. De ce fait voici une illustration.
À la fin de 1935 fut mis en vente par un collectionneur américain un exemplaire de la première édition du « Paradis perdu » de Milton. La couverture en était en bois et avait été taillée dans une poutre de la maison de Westminster où l'œuvre du poète fut commencée.
Après des enchères mouvementées, cette pièce unique fut acquise par un collectionneur américain moyennant la coquette somme de 17.500 dollars, ce qui représente au cours actuel près de 550.000 francs.



Petites curiosités du monde entier

TROP VORACE!

Ce gorillan gourmand a voulu avaler un poisson trop gros et, ne pouvant y parvenir, l'oiseau mourut étouffé. On le retrouva sur la plage ainsi qu'on le voit ci-dessus.
Promenades à travers le temps jadis
TAILLEUR FOUR DAMES
Nos modernes couturiers dans leurs luxueux salons ont eu des devanciers plus modestes ainsi qu'en témoignent ces miniatures du XIV^e siècle qui nous fait assister à l'esquisse d'une grande dame chez son tailleur.



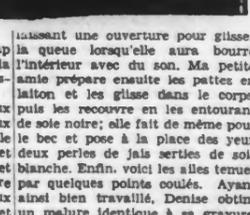
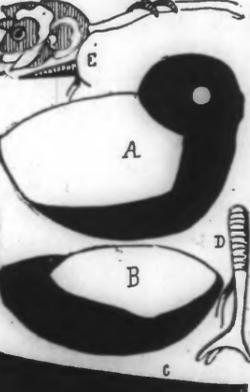
Et celle-là, la connaissez-vous?

L'ORDONNANCE

Le lieutenant Guy fait partie de ras un tube de comprimés d'aspirine corps splendide : les tirailleurs ne. Compris ?
— Aspirine, y en a pas moyen, mon yeutenant...
Aspirine !
— Au bout de quelques minutes, All revient, l'air vaguement inquiet :
— Aspirine, y en a pas moyen, mon yeutenant.
— Mais prends n'importe quoi ! un calmant quelconque.
All fait demi-tour puis arrive à la porte revient précipitément :
— Ecoute, mon yeutenant ! All aime mieux te dire. All t'aime bien et veux pas que tu l'envoies mourir.
— Qui te parle de mourir !
— Mais mon yeutenant, la maison habitée par une malade est... Excusez-moi, mais j'ai voulu mourir ! ! !
Le lieutenant Guy fait partie de ras un tube de comprimés d'aspirine corps splendide : les tirailleurs ne. Compris ?
— Aspirine, y en a pas moyen, mon yeutenant...
Aspirine !
— Au bout de quelques minutes, All revient, l'air vaguement inquiet :
— Aspirine, y en a pas moyen, mon yeutenant.
— Mais prends n'importe quoi ! un calmant quelconque.
All fait demi-tour puis arrive à la porte revient précipitément :
— Ecoute, mon yeutenant ! All aime mieux te dire. All t'aime bien et veux pas que tu l'envoies mourir.
— Qui te parle de mourir !
— Mais mon yeutenant, la maison habitée par une malade est... Excusez-moi, mais j'ai voulu mourir ! ! !

Les animaux en étoffe : MALURE DE BROWN

Dès son réveil, Denise chante ! Elle connaît toutes les rondes, toutes les chansons et a voix au timbre frais et juste est des plus agréables à entendre.
Aussi, presque chaque matin, en entrant dans sa chambre, sa Maman lui dit-elle : « Bonjour, mon pinson » ou « bonjour, cher petit rossignol ! Que me chantes-tu ce matin ? »
Pas plus tard qu'hier, Denise, au lieu de chanter, faisait entendre une sorte de petit cliquetement obtenu, semblait-il, en tapant fortement sa langue contre son palais.
— Mais ce n'est pas un chant d'oiseau, dit Maman, réveille ; ce sont les écouilles qui font ainsi !
— Comment, s'étonne Denise, tu n'as pas reconnu la fauvette, ce joli petit oiseau qui manifeste sa joie ou son inquiétude soit par un babillage continu, soit par ce cliquetement ?
— D'où te vient l'idée d'imiter aujourd'hui la fauvette ?
— C'est que j'ai vu son image, répond Denise, ou plus exactement la gravure d'un masure qui n'est autre que la fauvette australienne. J'ai appris, en même temps, que l'on en connaît une quinzaine d'espèces appartenant toutes à la tribu des malures ; c'est en somme un genre d'oiseaux passeraux.
Tiens, Maman, regarde ma gravure. Que penserai-tu si je reproduisais en étoffe ce délicieux oiseau ? Ne crois-tu pas qu'il ferait bien dans ma collection ?
— Très bien, dit Maman ; je vais te donner cette intention un peu de feutre noir, du drap rouge, car tu as du lait et de la soie noire pour le recouvrir. Métaitoi à l'ouvrage.
Denise prépare son patron. Deux morceaux pour le corps (A), deux allés (B), la queue marquée C. Elle taille tout cela en feutre noir et applique sur le dessus du corps et sur les ailes une partie en feutre rouge. Puis elle réunit les deux morceaux du corps par un surjet...



LE BOSSU LE COIN

DU BROUTTEUX PETITE CAUSETTE

Chaque fois que Norbert Vaucleurs et sa jeune femme, quittant Paris, où l'artiste peindre poursuivait la difficile conquête de la gloire, revenaient faire un séjour plus ou moins long dans la petite ville de province berceau de leur enfance, leur joie de reconnaître, aux approches du gros bourg, le paysage riant et aimé, succédait le plaisir de voir, sur le quai de la gare, le couple jovial et franc et la silhouette familière de Calixte : bossu, maigrin et chétif, mais toujours de belle humeur et spirituel au possible. Il avait été le condisciple de Norbert au collège, son meilleur compagnon de jeu, son confident lorsqu'il avait commencé d'aimer Cécile, — bref, c'était en quelque sorte, un frère qu'il s'était choisi. La petite ville, claire et pimpante avec sa couronne de coqueluzaux maures et bruns, son clocher, sa riante chapelle couronné sous le vieux pont en dos d'âne, aurait eu, malgré tout, un charme moins pénétrant pour le peintre, s'il n'y avait retrouvé la présence de cet ami très cher.
Calixte, de son côté, allait très rarement dans la capitale. Mais n'aurait pas manqué de le faire à l'époque du Salon, pour y avoir exposé l'embois de son ami. Il témoignait toujours d'un ardent enthousiasme pour le talent de celui-ci. Le jour surtout où il avait laissé percer la plus vive allégresse intérieure et une réelle admiration, c'était été lorsque Vaucleurs avait décroché une médaille, pour un très beau portrait de Cécile.
— Ça, mon petit, lui avait-il dit laconiquement, mais d'un ton de profonde conviction et en lui serrant les mains à lui rompre les phalanges, c'est ton chef-d'œuvre ! Effectivement, et Norbert était assés de cet avis. Non seulement il avait mis dans ce tableau tout son talent, mais il l'avait fait avec amour. Cécile était naturellement belle, mais il l'avait peinte, idéalisée. Il n'avait pas reproduit un visage, mais donné le sentiment d'une âme, et d'une âme magnifique. Il l'avait peinte, non pas comme elle apparaissait au commun des mortels, mais telle que pouvait la voir les yeux de l'artiste.
De là le chef-d'œuvre.
C'était cette toile qui avait marqué, pour l'artiste, l'aube fortunée du succès. Elle avait été acquise par un riche amateur que Norbert n'avait même pas connu, car l'opération s'était effectuée par l'intermédiaire d'un marchand de tableaux. Il avait hésité à s'en débarrasser. Il eût voulu garder cette œuvre pour lui. Mais devant l'offre socialement sûr par son refus, sa jeune femme elle-même l'avait persuadé que ce serait folie de ne pas l'accepter, pour ce tableau, la somme considérable qui lui était offerte.
A présent, il était connu, en passe de devenir célèbre. Il allait régulièrement, à la belle saison, se reposer dans le terroir où le couple habitait, une maisonnette — héritage familial — voisine de la propriété de Calixte. Alors, ils se voyaient constamment, sortaient souvent ensemble, passaient des heures à évoquer galement de vieux souvenirs ou à philosopher. Quand Calixte déjeunait chez les Vaucleurs ou qu'il les venait à se détacher de la cuisine de sa dévouée gouvernante, quels joyeux repas ! C'était là particulièrement que le célèbre, tout en dédoublant en gourmet des plats délicats ou des vins de derrière les fagots, se montrait étourdissant de verve spirituelle.
Au demeurant, cet être charmant et exquis, désébrité physiquement par la nature, était un original et réputé comme tel dans le pays, où il jouissait cependant de l'estime générale et d'une haute considération. On le disait riche et il menait une existence assez simple, quoique ne se privant de rien. Il aurait pu vivre de ses rentes, mais, clerc d'avoué lorsqu'il préparait son droit, clerc d'avoué il était resté, pour garder une petite occupation régulière, sans responsabilités, et bien que titulaire de deux licences et possédant un capital qui lui eût permis d'acquiescer l'étude de son choix.
Il n'était pas, pour lui plaire, que les plaisirs de la table partagés avec quelques amis choisis loin de là. Les livres — et surtout la philosophie et l'histoire naturelle — la musique, l'aquarelle et... le jardinage occupaient ses nombreux loisirs.
Chaque fois qu'on lui avait parlé de mariage, fût-ce son ami Norbert, il avait accueilli le propos comme la chose la plus paradoxale et la plus folle du monde. En vérité, s'il avait voulu se marier, les partis ne lui auraient pas manqué, malgré sa difformité : la richesse du cœur et de l'esprit n'est jamais indifférente aux femmes et, quand elle s'allie à la richesse tout court, elle aide à passer sur bien des choses...
A l'égard du sexe faible d'ailleurs, il affichait en général le plus grand mépris. Il faisait apparemment une exception pour Cécile. Mais quoiqu'il eût l'air, par toute sa manière d'être, par ses respectueuses attentions, d'avoir été...

à celle-ci la fraternelle amitié qui le liait à l'artiste, ni M^{me} Vaucleurs, ni son mari, n'auraient justifié qu'un fâcheux épisode de la gloire, revenant faire un séjour plus ou moins long dans la petite ville de province berceau de leur enfance, leur joie de reconnaître, aux approches du gros bourg, le paysage riant et aimé, succédait le plaisir de voir, sur le quai de la gare, le couple jovial et franc et la silhouette familière de Calixte : bossu, maigrin et chétif, mais toujours de belle humeur et spirituel au possible. Il avait été le condisciple de Norbert au collège, son meilleur compagnon de jeu, son confident lorsqu'il avait commencé d'aimer Cécile, — bref, c'était en quelque sorte, un frère qu'il s'était choisi. La petite ville, claire et pimpante avec sa couronne de coqueluzaux maures et bruns, son clocher, sa riante chapelle couronné sous le vieux pont en dos d'âne, aurait eu, malgré tout, un charme moins pénétrant pour le peintre, s'il n'y avait retrouvé la présence de cet ami très cher.
Calixte, de son côté, allait très rarement dans la capitale. Mais n'aurait pas manqué de le faire à l'époque du Salon, pour y avoir exposé l'embois de son ami. Il témoignait toujours d'un ardent enthousiasme pour le talent de celui-ci. Le jour surtout où il avait laissé percer la plus vive allégresse intérieure et une réelle admiration, c'était été lorsque Vaucleurs avait décroché une médaille, pour un très beau portrait de Cécile.
— Ça, mon petit, lui avait-il dit laconiquement, mais d'un ton de profonde conviction et en lui serrant les mains à lui rompre les phalanges, c'est ton chef-d'œuvre ! Effectivement, et Norbert était assés de cet avis. Non seulement il avait mis dans ce tableau tout son talent, mais il l'avait fait avec amour. Cécile était naturellement belle, mais il l'avait peinte, idéalisée. Il n'avait pas reproduit un visage, mais donné le sentiment d'une âme, et d'une âme magnifique. Il l'avait peinte, non pas comme elle apparaissait au commun des mortels, mais telle que pouvait la voir les yeux de l'artiste.
De là le chef-d'œuvre.
C'était cette toile qui avait marqué, pour l'artiste, l'aube fortunée du succès. Elle avait été acquise par un riche amateur que Norbert n'avait même pas connu, car l'opération s'était effectuée par l'intermédiaire d'un marchand de tableaux. Il avait hésité à s'en débarrasser. Il eût voulu garder cette œuvre pour lui. Mais devant l'offre socialement sûr par son refus, sa jeune femme elle-même l'avait persuadé que ce serait folie de ne pas l'accepter, pour ce tableau, la somme considérable qui lui était offerte.
A présent, il était connu, en passe de devenir célèbre. Il allait régulièrement, à la belle saison, se reposer dans le terroir où le couple habitait, une maisonnette — héritage familial — voisine de la propriété de Calixte. Alors, ils se voyaient constamment, sortaient souvent ensemble, passaient des heures à évoquer galement de vieux souvenirs ou à philosopher. Quand Calixte déjeunait chez les Vaucleurs ou qu'il les venait à se détacher de la cuisine de sa dévouée gouvernante, quels joyeux repas ! C'était là particulièrement que le célèbre, tout en dédoublant en gourmet des plats délicats ou des vins de derrière les fagots, se montrait étourdissant de verve spirituelle.
Au demeurant, cet être charmant et exquis, désébrité physiquement par la nature, était un original et réputé comme tel dans le pays, où il jouissait cependant de l'estime générale et d'une haute considération. On le disait riche et il menait une existence assez simple, quoique ne se privant de rien. Il aurait pu vivre de ses rentes, mais, clerc d'avoué lorsqu'il préparait son droit, clerc d'avoué il était resté, pour garder une petite occupation régulière, sans responsabilités, et bien que titulaire de deux licences et possédant un capital qui lui eût permis d'acquiescer l'étude de son choix.
Il n'était pas, pour lui plaire, que les plaisirs de la table partagés avec quelques amis choisis loin de là. Les livres — et surtout la philosophie et l'histoire naturelle — la musique, l'aquarelle et... le jardinage occupaient ses nombreux loisirs.
Chaque fois qu'on lui avait parlé de mariage, fût-ce son ami Norbert, il avait accueilli le propos comme la chose la plus paradoxale et la plus folle du monde. En vérité, s'il avait voulu se marier, les partis ne lui auraient pas manqué, malgré sa difformité : la richesse du cœur et de l'esprit n'est jamais indifférente aux femmes et, quand elle s'allie à la richesse tout court, elle aide à passer sur bien des choses...
A l'égard du sexe faible d'ailleurs, il affichait en général le plus grand mépris. Il faisait apparemment une exception pour Cécile. Mais quoiqu'il eût l'air, par toute sa manière d'être, par ses respectueuses attentions, d'avoir été...
à celle-ci la fraternelle amitié qui le liait à l'artiste, ni M^{me} Vaucleurs, ni son mari, n'auraient justifié qu'un fâcheux épisode de la gloire, revenant faire un séjour plus ou moins long dans la petite ville de province berceau de leur enfance, leur joie de reconnaître, aux approches du gros bourg, le paysage riant et aimé, succédait le plaisir de voir, sur le quai de la gare, le couple jovial et franc et la silhouette familière de Calixte : bossu, maigrin et chétif, mais toujours de belle humeur et spirituel au possible. Il avait été le condisciple de Norbert au collège, son meilleur compagnon de jeu, son confident lorsqu'il avait commencé d'aimer Cécile, — bref, c'était en quelque sorte, un frère qu'il s'était choisi. La petite ville, claire et pimpante avec sa couronne de coqueluzaux maures et bruns, son clocher, sa riante chapelle couronné sous le vieux pont en dos d'âne, aurait eu, malgré tout, un charme moins pénétrant pour le peintre, s'il n'y avait retrouvé la présence de cet ami très cher.
Calixte, de son côté, allait très rarement dans la capitale. Mais n'aurait pas manqué de le faire à l'époque du Salon, pour y avoir exposé l'embois de son ami. Il témoignait toujours d'un ardent enthousiasme pour le talent de celui-ci. Le jour surtout où il avait laissé percer la plus vive allégresse intérieure et une réelle admiration, c'était été lorsque Vaucleurs avait décroché une médaille, pour un très beau portrait de Cécile.
— Ça, mon petit, lui avait-il dit laconiquement, mais d'un ton de profonde conviction et en lui serrant les mains à lui rompre les phalanges, c'est ton chef-d'œuvre ! Effectivement, et Norbert était assés de cet avis. Non seulement il avait mis dans ce tableau tout son talent, mais il l'avait fait avec amour. Cécile était naturellement belle, mais il l'avait peinte, idéalisée. Il n'avait pas reproduit un visage, mais donné le sentiment d'une âme, et d'une âme magnifique. Il l'avait peinte, non pas comme elle apparaissait au commun des mortels, mais telle que pouvait la voir les yeux de l'artiste.
De là le chef-d'œuvre.
C'était cette toile qui avait marqué, pour l'artiste, l'aube fortunée du succès. Elle avait été acquise par un riche amateur que Norbert n'avait même pas connu, car l'opération s'était effectuée par l'intermédiaire d'un marchand de tableaux. Il avait hésité à s'en débarrasser. Il eût voulu garder cette œuvre pour lui. Mais devant l'offre socialement sûr par son refus, sa jeune femme elle-même l'avait persuadé que ce serait folie de ne pas l'accepter, pour ce tableau, la somme considérable qui lui était offerte.
A présent, il était connu, en passe de devenir célèbre. Il allait régulièrement, à la belle saison, se reposer dans le terroir où le couple habitait, une maisonnette — héritage familial — voisine de la propriété de Calixte. Alors, ils se voyaient constamment, sortaient souvent ensemble, passaient des heures à évoquer galement de vieux souvenirs ou à philosopher. Quand Calixte déjeunait chez les Vaucleurs ou qu'il les venait à se détacher de la cuisine de sa dévouée gouvernante, quels joyeux repas ! C'était là particulièrement que le célèbre, tout en dédoublant en gourmet des plats délicats ou des vins de derrière les fagots, se montrait étourdissant de verve spirituelle.
Au demeurant, cet être charmant et exquis, désébrité physiquement par la nature, était un original et réputé comme tel dans le pays, où il jouissait cependant de l'estime générale et d'une haute considération. On le disait riche et il menait une existence assez simple, quoique ne se privant de rien. Il aurait pu vivre de ses rentes, mais, clerc d'avoué lorsqu'il préparait son droit, clerc d'avoué il était resté, pour garder une petite occupation régulière, sans responsabilités, et bien que titulaire de deux licences et possédant un capital qui lui eût permis d'acquiescer l'étude de son choix.
Il n'était pas, pour lui plaire, que les plaisirs de la table partagés avec quelques amis choisis loin de là. Les livres — et surtout la philosophie et l'histoire naturelle — la musique, l'aquarelle et... le jardinage occupaient ses nombreux loisirs.
Chaque fois qu'on lui avait parlé de mariage, fût-ce son ami Norbert, il avait accueilli le propos comme la chose la plus paradoxale et la plus folle du monde. En vérité, s'il avait voulu se marier, les partis ne lui auraient pas manqué, malgré sa difformité : la richesse du cœur et de l'esprit n'est jamais indifférente aux femmes et, quand elle s'allie à la richesse tout court, elle aide à passer sur bien des choses...
A l'égard du sexe faible d'ailleurs, il affichait en général le plus grand mépris. Il faisait apparemment une exception pour Cécile. Mais quoiqu'il eût l'air, par toute sa manière d'être, par ses respectueuses attentions, d'avoir été...
à celle-ci la fraternelle amitié qui le liait à l'artiste, ni M^{me} Vaucleurs, ni son mari, n'auraient justifié qu'un fâcheux épisode de la gloire, revenant faire un séjour plus ou moins long dans la petite ville de province berceau de leur enfance, leur joie de reconnaître, aux approches du gros bourg, le paysage riant et aimé, succédait le plaisir de voir, sur le quai de la gare, le couple jovial et franc et la silhouette familière de Calixte : bossu, maigrin et chétif, mais toujours de belle humeur et spirituel au possible. Il avait été le condisciple de Norbert au collège, son meilleur compagnon de jeu, son confident lorsqu'il avait commencé d'aimer Cécile, — bref, c'était en quelque sorte, un frère qu'il s'était choisi. La petite ville, claire et pimpante avec sa couronne de coqueluzaux maures et bruns, son clocher, sa riante chapelle couronné sous le vieux pont en dos d'âne, aurait eu, malgré tout, un charme moins pénétrant pour le peintre, s'il n'y avait retrouvé la présence de cet ami très cher.
Calixte, de son côté, allait très rarement dans la capitale. Mais n'aurait pas manqué de le faire à l'époque du Salon, pour y avoir exposé l'embois de son ami. Il témoignait toujours d'un ardent enthousiasme pour le talent de celui-ci. Le jour surtout où il avait laissé percer la plus vive allégresse intérieure et une réelle admiration, c'était été lorsque Vaucleurs avait décroché une médaille, pour un très beau portrait de Cécile.
— Ça, mon petit, lui avait-il dit laconiquement, mais d'un ton de profonde conviction et en lui serrant les mains à lui rompre les phalanges, c'est ton chef-d'œuvre ! Effectivement, et Norbert était assés de cet avis. Non seulement il avait mis dans ce tableau tout son talent, mais il l'avait fait avec amour. Cécile était naturellement belle, mais il l'avait peinte, idéalisée. Il n'avait pas reproduit un visage, mais donné le sentiment d'une âme, et d'une âme magnifique. Il l'avait peinte, non pas comme elle apparaissait au commun des mortels, mais telle que pouvait la voir les yeux de l'artiste.
De là le chef-d'œuvre.
C'était cette toile qui avait marqué, pour l'artiste, l'aube fortunée du succès. Elle avait été acquise par un riche amateur que Norbert n'avait même pas connu, car l'opération s'était effectuée par l'intermédiaire d'un marchand de tableaux. Il avait hésité à s'en débarrasser. Il eût voulu garder cette œuvre pour lui. Mais devant l'offre socialement sûr par son refus, sa jeune femme elle-même l'avait persuadé que ce serait folie de ne pas l'accepter, pour ce tableau, la somme considérable qui lui était offerte.
A présent, il était connu, en passe de devenir célèbre. Il allait régulièrement, à la belle saison, se reposer dans le terroir où le couple habitait, une maisonnette — héritage familial — voisine de la propriété de Calixte. Alors, ils se voyaient constamment, sortaient souvent ensemble, passaient des heures à évoquer galement de vieux souvenirs ou à philosopher. Quand Calixte déjeunait chez les Vaucleurs ou qu'il les venait à se détacher de la cuisine de sa dévouée gouvernante, quels joyeux repas ! C'était là particulièrement que le célèbre, tout en dédoublant en gourmet des plats délicats ou des vins de derrière les fagots, se montrait étourdissant de verve spirituelle.
Au demeurant, cet être charmant et exquis, désébrité physiquement par la nature, était un original et réputé comme tel dans le pays, où il jouissait cependant de l'estime générale et d'une haute considération. On le disait riche et il menait une existence assez simple, quoique ne se privant de rien. Il aurait pu vivre de ses rentes, mais, clerc d'avoué lorsqu'il préparait son droit, clerc d'avoué il était resté, pour garder une petite occupation régulière, sans responsabilités, et bien que titulaire de deux licences et possédant un capital qui lui eût permis d'acquiescer l'étude de son choix.
Il n'était pas, pour lui plaire, que les plaisirs de la table partagés avec quelques amis choisis loin de là. Les livres — et surtout la philosophie et l'histoire naturelle — la musique, l'aquarelle et... le jardinage occupaient ses nombreux loisirs.
Chaque fois qu'on lui avait parlé de mariage, fût-ce son ami Norbert, il avait accueilli le propos comme la chose la plus paradoxale et la plus folle du monde. En vérité, s'il avait voulu se marier, les partis ne lui auraient pas manqué, malgré sa difformité : la richesse du cœur et de l'esprit n'est jamais indifférente aux femmes et, quand elle s'allie à la richesse tout court, elle aide à passer sur bien des choses...
A l'égard du sexe faible d'ailleurs, il affichait en général le plus grand mépris. Il faisait apparemment une exception pour Cécile. Mais quoiqu'il eût l'air, par toute sa manière d'être, par ses respectueuses attentions, d'avoir été...
à celle-ci la fraternelle amitié qui le liait à l'artiste, ni M^{me} Vaucleurs, ni son mari, n'auraient justifié qu'un fâcheux épisode de la gloire, revenant faire un séjour plus ou moins long dans la petite ville de province berceau de leur enfance, leur joie de reconnaître, aux approches du gros bourg, le paysage riant et aimé, succédait le plaisir de voir, sur le quai de la gare, le couple jovial et franc et la silhouette familière de Calixte : bossu, maigrin et chétif, mais toujours de belle humeur et spirituel au possible. Il avait été le condisciple de Norbert au collège, son meilleur compagnon de jeu, son confident lorsqu'il avait commencé d'aimer Cécile, — bref, c'était en quelque sorte, un frère qu'il s'était choisi. La petite ville, claire et pimpante avec sa couronne de coqueluzaux maures et bruns, son clocher, sa riante chapelle couronné sous le vieux pont en dos d'âne, aurait eu, malgré tout, un charme moins pénétrant pour le peintre, s'il n'y avait retrouvé la présence de cet ami très cher.
Calixte, de son côté, allait très rarement dans la capitale. Mais n'aurait pas manqué de le faire à l'époque du Salon, pour y avoir exposé l'embois de son ami. Il témoignait toujours d'un ardent enthousiasme pour le talent de celui-ci. Le jour surtout où il avait laissé percer la plus vive allégresse intérieure et une réelle admiration, c'était été lorsque Vaucleurs avait décroché une médaille, pour un très beau portrait de Cécile.
— Ça, mon petit, lui avait-il dit laconiquement, mais d'un ton de profonde conviction et en lui serrant les mains à lui rompre les phalanges, c'est ton chef-d'œuvre ! Effectivement, et Norbert était assés de cet avis. Non seulement il avait mis dans ce tableau tout son talent, mais il l'avait fait avec amour. Cécile était naturellement belle, mais il l'avait peinte, idéalisée. Il n'avait pas reproduit un visage, mais donné le sentiment d'une âme, et d'une âme magnifique. Il l'avait peinte, non pas comme elle apparaissait au commun des mortels, mais telle que pouvait la voir les yeux de l'artiste.
De là le chef-d'œuvre.
C'était cette toile qui avait marqué, pour l'artiste, l'aube fortunée du succès. Elle avait été acquise par un riche amateur que Norbert n'avait même pas connu, car l'opération s'était effectuée par l'intermédiaire d'un marchand de tableaux. Il avait hésité à s'en débarrasser. Il eût voulu garder cette œuvre pour lui. Mais devant l'offre socialement sûr par son refus, sa jeune femme elle-même l'avait persuadé que ce serait folie de ne pas l'accepter, pour ce tableau, la somme considérable qui lui était offerte.
A présent, il était connu, en passe de devenir célèbre. Il allait régulièrement, à la belle saison, se reposer dans le terroir où le couple habitait, une maisonnette — héritage familial — voisine de la propriété de Calixte. Alors, ils se voyaient constamment, sortaient souvent ensemble, passaient des heures à évoquer galement de vieux souvenirs ou à philosopher. Quand Calixte déjeunait chez les Vaucleurs ou qu'il les venait à se détacher de la cuisine de sa dévouée gouvernante, quels joyeux repas ! C'était là particulièrement que le célèbre, tout en dédoublant en gourmet des plats délicats ou des vins de derrière les fagots, se montrait étourdissant de verve spirituelle.
Au demeurant, cet être charmant et exquis, désébrité physiquement par la nature, était un original et réputé comme tel dans le pays, où il jouissait cependant de l'estime générale et d'une haute considération. On le disait riche et il menait une existence assez simple, quoique ne se privant de rien. Il aurait pu vivre de ses rentes, mais, clerc d'avoué lorsqu'il préparait son droit, clerc d'avoué il était resté, pour garder une petite occupation régulière, sans responsabilités, et bien que titulaire de deux licences et possédant un capital qui lui eût permis d'acquiescer l'étude de son choix.
Il n'était pas, pour lui plaire, que les plaisirs de la table partagés avec quelques amis choisis loin de là. Les livres — et surtout la philosophie et l'histoire naturelle — la musique, l'aquarelle et... le jardinage occupaient ses nombreux loisirs.
Chaque fois qu'on lui avait parlé de mariage, fût-ce son ami Norbert, il avait accueilli le propos comme la chose la plus paradoxale et la plus folle du monde. En vérité, s'il avait voulu se marier, les partis ne lui auraient pas manqué, malgré sa difformité : la richesse du cœur et de l'esprit n'est jamais indifférente aux femmes et, quand elle s'allie à la richesse tout court, elle aide à passer sur bien des choses...
A l'égard du sexe faible d'ailleurs, il affichait en général le plus grand mépris. Il faisait apparemment une exception pour Cécile. Mais quoiqu'il eût l'air, par toute sa manière d'être, par ses respectueuses attentions, d'avoir été...
à celle-ci la fraternelle amitié qui le liait à l'artiste, ni M^{me} Vaucleurs, ni son mari, n'auraient justifié qu'un fâcheux épisode de la gloire, revenant faire un séjour plus ou moins long dans la petite ville de province berceau de leur enfance, leur joie de reconnaître, aux approches du gros bourg, le paysage riant et aimé, succédait le plaisir de voir, sur le quai de la gare, le couple jovial et franc et la silhouette familière de Calixte : bossu, maigrin et chétif, mais toujours de belle humeur et spirituel au possible. Il avait été le condisciple de Norbert au collège, son meilleur compagnon de jeu, son confident lorsqu'il avait commencé d'aimer Cécile, — bref, c'était en quelque sorte, un frère qu'il s'était choisi. La petite ville, claire et pimpante avec sa couronne de coqueluzaux maures et bruns, son clocher, sa riante chapelle couronné sous le vieux pont en dos d'âne, aurait eu, malgré tout, un charme moins pénétrant pour le peintre, s'il n'y avait retrouvé la présence de cet ami très cher.
Calixte, de son côté, allait très rarement dans la capitale. Mais n'aurait pas manqué de le faire à l'époque du Salon, pour y avoir exposé l'embois de son ami. Il témoignait toujours d'un ardent enthousiasme pour le talent de celui-ci. Le jour surtout où il avait laissé percer la plus vive allégresse intérieure et une réelle admiration, c'était été lorsque Vaucleurs avait décroché une médaille, pour un très beau portrait de Cécile.
— Ça, mon petit, lui avait-il dit laconiquement, mais d'un ton de profonde conviction et en lui serrant les mains à lui rompre les phalanges, c'est ton chef-d'œuvre ! Effectivement, et Norbert était assés de cet avis. Non seulement il avait mis dans ce tableau tout son talent, mais il l'avait fait avec amour. Cécile était naturellement belle, mais il l'avait peinte, idéalisée. Il n'avait pas reproduit un visage, mais donné le sentiment d'une âme, et d'une âme magnifique. Il l'avait peinte, non pas comme elle apparaissait au commun des mortels, mais telle que pouvait la voir les yeux de l'artiste.
De là le chef-d'œuvre.
C'était cette toile qui avait marqué, pour l'artiste, l'aube fortunée du succès. Elle avait été acquise par un riche amateur que Norbert n'avait même pas connu, car l'opération s'était effectuée par l'intermédiaire d'un marchand de tableaux. Il avait hésité à s'en débarrasser. Il eût voulu garder cette œuvre pour lui. Mais devant l'offre socialement sûr par son refus, sa jeune femme elle-même l'avait persuadé que ce serait folie de ne pas l'accepter, pour ce tableau, la somme considérable qui lui était offerte.
A présent, il était connu, en passe de devenir célèbre. Il allait régulièrement, à la belle saison, se reposer dans le terroir où le couple habitait, une maisonnette — héritage familial — voisine de la propriété de Calixte. Alors, ils se voyaient constamment, sortaient souvent ensemble, passaient des heures à évoquer galement de vieux souvenirs ou à philosopher. Quand Calixte déjeunait chez les Vaucleurs ou qu'il les venait à se détacher de la cuisine de sa dévouée gouvernante, quels joyeux repas ! C'était là particulièrement que le célèbre, tout en dédoublant en gourmet des plats délicats ou des vins de derrière les fagots, se montrait étourdissant de verve spirituelle.
Au demeurant, cet être charmant et exquis, désébrité physiquement par la nature, était un original et réputé comme tel dans le pays, où il jouissait cependant de l'estime générale et d'une haute considération. On le disait riche et il menait une existence assez simple, quoique ne se privant de rien. Il aurait pu vivre de ses rentes, mais, clerc d'avoué lorsqu'il préparait son droit, clerc d'avoué il était resté, pour garder une petite occupation régulière, sans responsabilités, et bien que titulaire de deux licences et possédant un capital qui lui eût permis d'acquiescer l'étude de son choix.
Il n'était pas, pour lui plaire, que les plaisirs de la table partagés avec quelques amis choisis loin de là. Les livres — et surtout la philosophie et l'histoire naturelle — la musique, l'aquarelle et... le jardinage occupaient ses nombreux loisirs.
Chaque fois qu'on lui avait parlé de mariage, fût-ce son ami Norbert, il avait accueilli le propos comme la chose la plus paradoxale et la plus folle du monde. En vérité, s'il avait voulu se marier, les partis ne lui auraient pas manqué, malgré sa difformité : la richesse du cœur et de l'esprit n'est jamais indifférente aux femmes et, quand elle s'allie à la richesse tout court, elle aide à passer sur bien des choses...
A l'égard du sexe faible d'ailleurs, il affichait en général le plus grand mépris. Il faisait apparemment une exception pour Cécile. Mais quoiqu'il eût l'air, par toute sa manière d'être, par ses respectueuses attentions, d'avoir été...
à celle-ci la fraternelle amitié qui le liait à l'artiste, ni M^{me} Vaucleurs, ni son mari, n'auraient justifié qu'un fâcheux épisode de la gloire, revenant faire un séjour plus ou moins long dans la petite ville de province berceau de leur enfance, leur joie de reconnaître, aux approches du gros bourg, le paysage riant et aimé, succédait le plaisir de voir, sur le quai de la gare, le couple jovial et franc et la silhouette familière de Calixte : bossu, maigrin et chétif, mais toujours de belle humeur et spirituel au possible. Il avait été le condisciple de Norbert au collège, son meilleur compagnon de jeu, son confident lorsqu'il avait commencé d'aimer Cécile, — bref, c'était en quelque sorte, un frère qu'il s'était choisi. La petite ville, claire et pimpante avec sa couronne de coqueluzaux maures et bruns, son clocher, sa riante chapelle couronné sous le vieux pont en dos d'âne, aurait eu, malgré tout, un charme moins pénétrant pour le peintre, s'il n'y avait retrouvé la présence de cet ami très cher.
Calixte, de son côté, allait très rarement dans la capitale. Mais n'aurait pas manqué de le faire à l'époque du Salon, pour y avoir exposé l'embois de son ami. Il témoignait toujours d'un ardent enthousiasme pour le talent de celui-ci. Le jour surtout où il avait laissé percer la plus vive allégresse intérieure et une réelle admiration, c'était été lorsque Vaucleurs avait décroché une médaille, pour un très beau portrait de Cécile.
— Ça, mon petit, lui avait-il dit laconiquement, mais d'un ton de profonde conviction et en lui serrant les mains à lui rompre les phalanges, c'est ton chef-d'œuvre ! Effectivement, et Norbert était assés de cet avis. Non seulement il avait mis dans ce tableau tout son talent, mais il l'avait fait avec amour. Cécile était naturellement belle, mais il l'avait peinte, idéalisée. Il n'avait pas reproduit un visage, mais donné le sentiment d'une âme, et d'une âme magnifique. Il l'avait peinte, non pas comme elle apparaissait au commun des mortels, mais telle que pouvait la voir les yeux de l'artiste.
De là le chef-d'œuvre.
C'était cette toile qui avait marqué, pour l'artiste, l'aube fortunée du succès. Elle avait été acquise par un riche amateur que Norbert n'avait même pas connu, car l'opération s'était effectuée par l'intermédiaire d'un marchand de tableaux. Il avait hésité à s'en débarrasser. Il eût voulu garder cette œuvre pour lui. Mais devant l'offre socialement sûr par son refus, sa jeune femme elle-même l'avait persuadé que ce serait folie de ne pas l'accepter, pour ce tableau, la somme considérable qui lui était offerte.
A présent, il était connu, en passe de devenir célèbre. Il allait régulièrement, à la belle saison, se reposer dans le terroir où le couple habitait, une maisonnette — héritage familial — voisine de la propriété de Calixte. Alors, ils se voyaient constamment, sortaient souvent ensemble, passaient des heures à évoquer galement de vieux souvenirs ou à philosopher. Quand Calixte déjeunait chez les Vaucleurs ou qu'il les venait à se détacher de la cuisine de sa dévouée gouvernante, quels joyeux repas ! C'était là particulièrement que le célèbre, tout en dédoublant en gourmet des plats délicats ou des vins de derrière les fagots, se montrait étourdissant de verve spirituelle.
Au demeurant, cet être charmant et exquis, désébrité physiquement par la nature, était un original et réputé comme tel dans le pays, où il jouissait cependant de l'estime générale et d'une haute considération. On le disait riche et il menait une existence assez simple, quoique ne se privant de rien. Il aurait pu vivre de ses rentes, mais, clerc d'avoué lorsqu'il préparait son droit, clerc d'avoué il était resté, pour garder une petite occupation régulière, sans responsabilités, et bien que titulaire de deux licences et possédant un capital qui lui eût permis d'acquiescer l'étude de son choix.
Il n'était pas, pour lui plaire, que les plaisirs de la table partagés avec quelques amis choisis loin de là. Les livres — et surtout la philosophie et l'histoire naturelle — la musique, l'aquarelle et... le jardinage occupaient ses nombreux loisirs.
Chaque fois qu'on lui